



Microcosmos

de Claude Nuridsany et Marie Pérennou

Fiche technique

France - 1996 - 1h15
Couleur

Réalisateurs :
Claude Nuridsany
Marie Pérennou

Musique :
Bruno Coulais

Son :
Philippe Barbeau
Bernard Leroux

Image :
Claude Nuridsany
Marie Pérennou
Hugues Ryffel
Thierry Machado

Montage :
Marie-Josèphe Yoyotte
Florence Ricard



Résumé

Une heure quinze sur une planète inconnue : la Terre redécouverte à l'échelle du centimètre. Ses habitants : les insectes et autres animaux de l'herbe et de l'eau. Ses paysages: forêts impénétrables des touffes d'herbe, gouttes de rosée grosses comme des ballons... Il s'agit d'explorer une simple prairie durant une journée d'été ; un jour, une nuit, la naissance d'un second matin. Mais une seule journée, c'est l'équivalent d'une saison dans ce micro monde. Un pan entier de vie lorsque, comme les insectes, on a une existence qui se mesure en semaines...

Critique

Microcosmos, le peuple de l'herbe. Ça commence comme **Blue Velvet** : musique douce, chœurs aériens, ciel de carte postale ; la caméra descend inexorablement jusqu'à plonger sous des herbes, vues en gros plan macroscopique. Là grouille une vie exubérante et folle, ignorée de tous, ou presque : l'univers des insectes. Cet univers secret, sauvage et inquiétant, utilisé par David Lynch comme métaphore des activités perverses qui se trament derrière les façades respectables, est ici le sujet du film, mais évidemment débarrassé de toute connotation morale. Nous sommes tout simplement dans un monde «autre», infiniment petit (micro-cosmos), à la fois très proche géographiquement et très lointain formellement.

«Ça commence à se savoir que les microbes sont les meilleurs acteurs du monde. L'an prochain on leur demandera des autographes», André Bazin. Quand il s'agit d'évoquer la différence et l'altérité, les plus folles extravagances science-fictionnelles du cinéma américain pâlisent à côté de **Microcosmos**. On ne peut imaginer plus fantastique qu'une bestiole comme l'argyronète, araignée aquatique qui édifie sous l'eau un nid immatériel uni-

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

quement constitué d'air... De telles visions peuvent évidemment susciter toutes sortes de considérations philosophiques sur la relativité des choses, sur le rapport entre l'infiniment grand et l'infiniment petit, l'homme et l'infini, et Dieu dans tout ça... Mais laissons là ces topiques et voyons plutôt dans quelle mesure les réalisateurs, Claude Nuridsany et Marie Pérennou, scientifiques bon teint, ont su prendre des distances avec la pédagogie et le didactisme du documentaire lambda, et avec quel art ils ont composé une véritable symphonie entomologique. D'abord, ils ont mis en scène aussi bien que tourné sur le vif, dans l'Aveyron - sur les terres mêmes où le grand Jean-Henri Fabre effectua les observations retranscrites dans ses captivants *Souvenirs entomologiques* - des moments clés de l'existence des coléoptères, lépidoptères, hyménoptères, etc. Aucun rigorisme scientifique dans le regard comme dans la méthode de Nuridsany et Pérennou, qui vise à confronter sans médiation le spectateur avec ce microcosme, à lui donner le regard de «l'homme rétréci» de Jack Arnold : multiplication et ubiquité des points de vue, objectifs comme subjectifs (simulation de la vision de l'insecte en vol, par exemple), aériens comme souterrains ou sub-aquatiques... Le tout ne constitue donc pas un récit homogène, mais une suite de moments intenses, plus ou moins orchestrés fictivement en fonction du déroulement d'une journée terrestre. On assiste alors à une comédie de la vie dans tous ses états, mais une comédie inhumaine, ou plutôt anhumaine, et pour cause...

La véritable nouveauté de **Microcosmos**, par rapport aux documentaires de tous poils qui ont précédé et qui suivront, c'est que, à force de patience, en grossissant les insectes et en les filmant avec des moyens extra-ordinaires, avec des mouvements d'appareil jusque-là réservés aux fictions, les cinéastes mettent en évidence une chose toute simple : l'identité fondamentale de toutes les formes de vie. Des insectes microscopiques à la baleine, en passant par l'homme, les modes d'évolu-

tion des êtres vivants, leurs comportements naturels, et leur lutte pour la survie - voire leur socialisation : cf. les fourmis - obéissent aux mêmes lois. Il n'est donc pas besoin de pousser l'anthropomorphisme pour trouver des correspondances. L'effort pathétique du scarabée sacré pour rouler une boulette de bouse ; la naissance d'un moustique ou d'un papillon ; l'accouplement torride et gluant de deux escargots ; la façon dont les fourmis défendent les pucerons des coccinelles prédatrices, nous rappellent que l'existence humaine, nos appétits, passions et pulsions, ont toujours pour origine un processus biologique.

Pour accentuer ce constat de façon ludique et le faire fictionner, les cinéastes se livrent à quelques jeux référentiels, à l'aide des bruitages et de la musique : citons par exemple le duel féroce entre deux lucanes - insectes munis de cornes - qui ressemble aussi bien à un combat de cerfs qu'à une bagarre de western ; ou bien l'intrusion dévastatrice d'un faisan sur une fourmillière, observée du point de vue des fourmis. La disproportion entre les «personnages» en présence, l'amplification des bruits de piétinement de l'oiseau, ses mouvements brusques, font penser de manière saisissante aux monstres de **Jurassic Park** ou de **Godzilla**.

Car c'est avant tout la vision macroscopique d'un microcosme qui ne laisse pas de surprendre. Une scène tout à fait banale, comme la réunion de bêtes autour d'un point d'eau, vue des milliers de fois dans les films situés en Afrique, prend une autre *dimension* lorsqu'il s'agit de fourmis. La différence d'échelle et de morphologie donne le vertige. De plus, si *grasso modo* les insectes nous ressemblent sur un plan biologique ou social, la débauche irrationnelle des formes et couleurs qu'ils adoptent les rend à jamais énigmatiques. Les formes des êtres vivants sont-elles toujours fonctionnelles ou bien contiennent-elles une part d'aléatoire ? Mais la nature n'est un spectacle pour nos yeux que parce que nous, les humains, avons une irrépressible propension à nous l'approprier et à la transformer en construction mentale. C'est

pourquoi ce film, où l'étrangeté des insectes force notre émerveillement tout en ménageant notre insondable perplexité, a le grand mérite de démontrer que la beauté la plus pure, *a fortiori* celle de la nature, est étrange ; elle dérange car elle a souvent quelque chose d'obsène.

Vincent Ostria
Cahiers du Cinéma n°508 - Déc. 1996

Sa charge le dépasse largement en taille mais, habilement, il guide l'énorme boule et petit à petit, lui fait gravir la pente. A-t-il mal évalué la trajectoire ? La boule se fiche sur un pieu oblique qui émerge de terre. D'un œil expert il évalue l'obstacle, creuse, renfloue. Après de savantes et multiples manœuvres, il reprend enfin victorieusement sa route. Le public, admiratif et enthousiaste, applaudit l'exploit à tout rompre. Quel est-il ce héros courageux, tenace et malin ? Le candidat d'un jeu télévisé ? Un technicien aux prises avec une lourde machine ? Un sportif émérite ? Eh non ! C'est un petit coléoptère noir, presque rond, dans une de ses tâches quotidiennes. En temps ordinaire, à part le patient entomologiste, qui aurait pu être le témoin de l'extraordinaire travail de ce petit bousier ?

Pourtant, ici, c'est plus de 300 personnes, adultes et enfants, qui ont oublié, l'espace d'un film, tout repère de taille, pour applaudir un vrai spectacle. Mais à ce moment précis, le spectacle était aussi dans la salle !

Car **Microcosmos** qui filme le petit peuple de l'herbe est un spectacle grandiose, fascinant, drôle parfois, toujours surprenant. Beaucoup plus qu'une leçon de choses (l'absence de commentaire éducatif laisse toute la place à l'image), ce film est symphonie de couleurs, de lumières. Il réveille des souvenirs de vacances champêtres, évoque quelque tableau célèbre, renvoie aussi au cinéma : en effet, si Ladislas Starévitich avait pu profiter, à son époque, des conditions techniques qui ont permis aux réalisateurs de **Microcosmos** de fixer sur la pellicule les batailles noc-

turnes et sans pitié des lucanes, serait-il devenu le cinéaste d'animation du célèbre **Roman de Renard** ?

Mais parce que ces fameux lucanes se figeaient dès qu'il les éclairait pour les filmer, Ladislav Starévitch a reproduit image par image les mouvements des insectes en animant des carapaces. Délaissant l'entomologie, il a fait ensuite la carrière que l'on sait. Ici on oublie la technique pour s'attacher à l'art, on s'étonne à peine, faisant équipe avec une libellule, de voler en rase-mottes au-dessus des fleurs. Et lorsque le moustique cousin émerge de sa larve aquatique devant nos yeux de Tom Pouce, c'est à une Vénus aux cheveux d'or et qui sort de l'onde qu'irrésistiblement on pense. Un grand moment de beauté et de bonheur.

Anne-Sophie Zuber
O de conduite n° 23-24, troisième trimestre
1996

Serrées les unes contre les autres comme un gros serpent qui ondule, des chenilles processionnaires cherchent le meilleur endroit pour faire leur mue. Une fourmi gigantesque sur le grand écran - régurgite un peu d'eau dans le jabot de sa compagne altérée. Une araignée collecte des bulles d'air à la surface d'un étang pour construire sa « cloche à plongeur » dans des végétaux immergés. Une nymphe de moustique émerge d'une mare, avec la majesté de Vénus sortant des ondes...

Quand Claude Nuridsany et Marie Pérennou se penchent sur le « petit peuple de l'herbe », on n'entre pas dans la jungle : on débarque sur une planète inconnue, peuplée de créatures inouïes, aux mœurs insoupçonnées. Jamais l'aventure quotidienne de ces « personnages » n'avait été filmée ainsi.

Car tout est dans l'approche : ni leçon de choses, ni « docu » scientifique, **Microcosmos** est d'abord une invitation au spectacle. En supprimant tout commentaire, les deux cinéastes font surgir une

foule d'images venues d'ailleurs. C'est-à-dire de tout près : dans le champ d'à côté ! Ils n'expliquent pas, ils montrent. Mais ils vont plus loin. Ils ne se contentent pas d'enregistrer la réalité. Après l'avoir très longtemps étudiée, scrutée, déchiffrée, ils la mettent en scène. Ils filment les insectes comme ils filmeraient des acteurs qui jouent. Et quels acteurs ! Tout est vu à la hauteur du sujet. D'étonnants mouvements d'appareil collent aux personnages dans leurs déplacements les plus complexes, comme si un cadreur miniaturisé avait travaillé caméra à l'épaule. Comme si des insectes filmaient d'autres insectes...

Une séquence d'orage devient alors un superbe moment de réalisme fantastique. La pluie, à cette échelle, prend la dimension d'un cataclysme, et pour la coccinelle posée sur un brin d'herbe, chaque goutte fait l'effet d'une bombe. A la force des images s'ajoute une véritable recherche sonore, très sophistiquée. Tandis que le crapaud accoucheur émet une jolie note de flûte à bec, ce son de violon, c'est un gros bourdon qui se ravitaille en plein vol en faisant du surplace devant la corolle des fleurs... Claude Nuridsany et Marie Pérennou ont constamment évité les pièges de l'anthropomorphisme qui a « faussé », gâché tant de films animaliers. Le spectateur est projeté dans une nouvelle dimension : on a envie de venir en aide au scarabée sacré, emberlificoté dans un problème apparemment insoluble. Et devant le coléoptère qui s'endort voluptueusement dans une fleur, on songe à ce haïku (composé il y a trois siècles par Basho, l'inventeur des mini-poèmes japonais), qui a directement inspiré les cinéastes : « Du cœur de la pivoine / l'abeille sort / Avec quel regret ! »

Léonard de Vinci disait à ses élèves : regardez un mur lépreux, couvert de salpêtre, dans une cave. Vous verrez des armées, des princes en armure, des visages extraordinaires... Dans **Microcosmos**, le quotidien des insectes les plus banals, qu'on croyait bien connaître à travers des dizaines de docus, s'est mis soudain à déborder de richesses

inédites. L'œil de deux poètes alchimistes a transformé le plomb en or.

Bernard Génin
Télérama n° 2445 - 20 novembre 1996

Les deux chercheurs ne se contentent pas de recevoir leurs « cobayes » en studio. Ils doivent aussi « planquer » dans la nature. C'est le seul moyen, par exemple, de filmer les libellules Agrions jouvencelles au moment de la ponte. L'acte se déroule exclusivement au mois de juin et toujours à l'heure la plus chaude. Juin 1994, donc, Claude Nuridsany et Marie Pérennou, en maillot de bain, sont immobiles depuis trois heures dans une mare, « malgré les crampes et les têtards qui venaient nous manger les jambes... ». Les objectifs « macro » ont été troqués contre des téléobjectifs. Enfin les libellules paraissent. Pondent. La première prise aurait comblé un documentariste classique. Elle déçoit les auteurs de **Microcosmos**. A cause de la lumière. « Le comportement était parfait mais nous voulions une lumière de conte, comme un conte d'Andersen. On a tout recommencé trois jours plus tard... »

Quand arrive l'hiver 1994-1995, après un an et demi de tournage, il est clair que les images amassées sont loin de suffire pour un long métrage. Il manque encore des séquences clefs, auxquelles les cinéastes sont particulièrement attachés : par exemple, la scène d'amour des escargots. Ils ont commencé à filmer des petits-gris au cours de l'été, mais ils se sont rendu compte que leur cérémonial amoureux était beaucoup moins intéressant que celui des escargots de Bourgogne. Il faut attendre un an que revienne le temps des amours.

Le travail reprend, et il n'est pas de tout repos. Marie Pérennou, à force de se pencher sur les insectes, a dû s'aliter, prise d'une sciatique. Certaines expériences requièrent une extrême vigilance afin de ne pas rater le bref moment clef. Ainsi pour l'araignée Argyronète, qui construit sous l'eau une espèce de cloche à plongeur... Une fois qu'elle a capturé sa proie, cette araignée amphibie tisse sous l'eau

des fils de soie transparents, quasiment invisibles, qui forment comme une nasse. Puis, avec ses pattes arrière, couvertes de poils hydrofuges, elle va capter à la surface des bulles d'air, dont elle emplie cette nasse. Elle se bâtit ainsi une sorte de salle à manger sous-marine. *«Il y avait un côté surréaliste qui nous fascinait : construire une maison avec un matériau qui pour nous n'en est pas un, cela exprime bien la relativité du monde, selon que l'on se place du point de vue de l'homme ou de l'insecte.»*

Un grand aquarium est construit, sur le plateau pendant l'été 1995. Un ami professeur à l'université d'Amsterdam expédie l'araignée, par la route, de Hollande. Mais quand ils la découvrent, Claude et Marie sont franchement déçus : elle est vieille, sa toison est un peu abîmée, il lui manque même une patte. Premiers essais. Le bide. Ils la retrouvent inanimée au fond de l'aquarium... Remontée avec d'innombrables précautions, l'araignée est séchée avec de la mousse, puis du Kleenex. L'aquarium a été garni de toute une faune qui lui est familière, ainsi que de crevettes, dont elle est friande, mais l'Argyronète reste désespérément passive.

Et puis, un jour, enfin, elle se décide. Elle attrape une crevette, commence à tisser sa toile. Fausse joie : la cloche est biscornue et mal placée par rapport à la caméra. On la détruit avant qu'elle soit achevée. Et l'attente recommence. Une nouvelle semaine passe. *«Un soir, on finissait de dîner. Claude a suggéré qu'on aille la voir. J'ai hésité, car elle était plutôt censée bâtir sa cloche dans la journée. Finalement, on a bien fait : elle venait juste d'installer les premiers fils...»* La cloche est impeccable, l'angle de prise de vue également. Après plusieurs semaines d'attente, la séquence est bouclée en quelques minutes.

Dans la foulée, c'est le retour de la saison des amours pour les escargots. Le terrain de Claude Nuridsany et Marie Pérennou est riche en escargots de Bourgogne. Deux cents spécimens sont réunis dans une zone de parc, en pleine nature. Reste à ne pas

rater le moment où les couples se formeront. L'attente, de nouveau, est interminable. Tant qu'il ne pleut pas, l'escargot refuse de sortir de sa coquille. Enfin, le grand jour arrive. La caméra est prête à filmer les préliminaires amoureux. Vaste programme, si l'on sait que l'étreinte des escargots dure la bagatelle de huit heures ! Claude et Marie prélèvent un couple enlacé, le ramènent dans leur studio. *«Il s'agissait de transformer un accouplement de bestioles en rituel amoureux. Ces ondulations conjuguées sont magnifiques. C'est une espèce de baiser absolu. Pour nous, c'étaient deux stars de Hollywood échangeant un long baiser !»*

Mais ce qui compte, dans chaque séquence, c'est de filmer du point de vue de l'insecte. Une des séquences les plus emblématiques de cette démarche est celle des fourmis «attaquées» par le faisan. Filmée lors de la dernière année, elle a été soigneusement dessinée et planifiée, puis tournée par l'opérateur Thierry Machado. Le bruit obsédant du bec, obtenu à base de sons naturels retravaillés en studio par le créateur sonore, Laurent Quaglio, place vraiment le spectateur au niveau de l'insecte. *«Mais nous tenions aussi à montrer la beauté du faisan dans son envol. Il n'est pas cruel, c'est la vie.»*

Pour le vol d'une abeille, filmé à la Steadycam, Claude et Marie ont même osé un plan en caméra subjective, hommage aux travaux de Karl von Frisch, prix Nobel de médecine en 1973, sur la vision des abeilles. *«Il a découvert qu'elles ne voyaient pas le rouge. C'est un bel exemple de relativité : les abeilles voient le coquelicot ultraviolet, nous, rouge. De quelle couleur est-il ? La réalité n'existe pas vraiment, nous la fabriquons avec les moyens du bord.»*

Ces deux scènes éclairent de façon plus globale le propos de **Microcosmos**. *«Il s'agissait de montrer au spectateur qu'il y a, dans la campagne apparemment familière, une planète inconnue. Avec des habitants totalement déroutants, presque des martiens. Mais au fur et à mesure que le film avance, on s'aperçoit que ces êtres*

étranges sont faits de la même pâte que nous et qu'il y a une sorte de pont qui peut s'établir. Au-delà de leur étrangeté, nous partageons avec eux une espèce de destin commun qui est le fait d'être en vie...»

Novembre 1995. Le tournage s'achève. Les travaux de finition prennent encore six mois. **Microcosmos** est tout juste achevé quand la copie part pour Cannes. Sur la Croisette, le succès du film va prendre des proportions loin d'être anecdotiques. Les acheteurs étrangers se bousculent. *Variety*, la bible des professionnels anglophones, constate que le film de Claude Nuridsany et Marie Pérennou est l'un des plus «chauds» du marché du film. Effectivement, on s'arrache cet ovni cinématographique. En moins de dix jours, il sera quasiment vendu dans le monde entier.

Aujourd'hui, les auteurs se remettent de cette épopée de très longue haleine. Ils n'imaginent pas «replonger» tout de suite pour un projet d'une telle envergure. *«Nous avons quelques idées, mais nous ne savons pas laquelle fera sa métamorphose la première...»*

L'aventure de **Microcosmos** n'est pas terminée. Un musée consacré à l'entomologiste Jean Henri Fabre sera inauguré courant 1998, à Saint-Leons, son village natal d'Aveyron. Ce futur Centre international des insectes a d'ores et déjà acquis l'appareil de prise de vues du film, ainsi que les droits de diffusion des rushes non montés. Ainsi, les chercheurs pourront observer et filmer au mieux les insectes vivants, et les visiteurs continueront l'exploration d'un monde propice au rêve, révélé par deux scientifiques qui se sont découverts, un jour, une vision de poètes...

Aurelien Ferenczi

Télérama n° 2445 - 20 novembre 1996

Documents disponibles au France

Dossier ABC Le France (PAO)
Positif n°425/426
Saison cinématographique 1996
Télérama h/s les 60 meilleurs films de cannes 96 à 97